



P.B.73.R.O.

V-h

Moscou, le 23 avril 1964

B.12.(54). - EP/cm

Lettre politique

Impressions d'Asie
centrale

Monsieur l'Ambassadeur Pierre MICHELI
Secrétaire général du
Département politique fédéral

B e r n e

Monsieur l'Ambassadeur,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un rapport sur le voyage d'étude que l'un de mes collaborateurs vient d'effectuer à travers les Républiques fédérées de Kirghizie, Tadjikie, Ouzbékïe et Turkménie.

Cette étude, tout en donnant un aperçu général sur l'histoire et l'économie de ces régions de l'URSS, s'arrête plus longuement aux particularités des villes visitées, à savoir, Frounzé, Douschambé, Tachkent, Samarcande, Boukhara et Achkhabad.

Veuillez agréer, Monsieur l'Ambassadeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Chargé d'Affaires a.i. de Suisse

sig. Grossenbacher

1 annexe

IMPRESSIONS D'ASIE CENTRALE

mars - avril 1964

KIRGHISTAN

TADJIKISTAN

OUZBEKISTAN

TURKMENISTAN

Asie Centrale 1964

Se préparer à voyager à titre privé en URSS continue, en dépit de la déstalinisation et d'une certaine détente, perceptible sur le plan intérieur également, d'exiger beaucoup de patience et une certaine dose de fatalisme.

Ce n'est le plus souvent qu'après avoir changé 4 à 5 fois d'itinéraire, téléphoné presque quotidiennement au Ministère des Affaires Etrangères pour tâcher d'arracher quelques concessions, que le voyageur peut s'envoler vers les sept villes d'Asie centrale qui lui sont ouvertes sur la superficie d'un territoire à peu près égal à celui de la France, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne prises ensemble.

En effet, en plus des capitales des 4 républiques fédérées d'Asie centrale, seules Samarcande, Boukhara et Khiva, toutes trois en Ouzbékistan, sont, pour l'instant, "villes ouvertes". En Kirghizie, au Tadjikistan et au Turkménistan, le voyageur doit se contenter de visiter la capitale. Nous avons émis le vœu de nous rendre à Léninabad, à Fergana et à Prjevalsk. Le refus a été net et catégorique. La raison, huit fois sur dix, de ces zones et villes fermées est simple; l'étranger ne pourrait être logé convenablement. Il suffit de voir le niveau des hôtels de Frounzé, Douschambé, Samarcande, Boukhara et Khiva pour deviner ce que doivent être les conditions de logement dans de plus petites villes encore.

L'avion seul est autorisé. Le train n'est pas interdit, surtout ceux de nuit, mais ils sont peu recommandables et seule la ligne Tachkent - Samarcande - Boukhara est officieusement ouverte aux étrangers. On ne saurait trop la recommander car le voyageur a de nombreuses chances d'arriver littéralement dévoré par les puces et les punaises, s'il n'a pas eu auparavant l'ingénieuse idée de se munir de DTT. C'est ce qui est arrivé à l'auteur infortuné de ce rapport. Ainsi, ce qui rend impénétrables de larges zones de cette région d'URSS pourrait bien être, toute réflexion faite, plus le manque flagrant de confort et l'assaut des puces, punaises et cafards que l'existence d'ouvrages militaires, bases de lancement et autres objectifs proscrits à la vue de tout étranger.

* * *

RSS de Kirghizie

Ceci dit, commençons notre voyage par la Kirghizie, première étape d'un itinéraire qui nous fera passer par Frounzé, Douschambé, Tachkent, Samarcande, Boukhara et Achkhabad.

L'avion, un Ilyouchine 18, met 5.30 heures pour couvrir la distance qui sépare la capitale soviétique de Frounzé. Le vol monotone jusqu'à la frontière du Kazakhstan devient subitement des plus intéressants lorsque l'on passe à plus de 7000 mètres au-dessus de l'extrême nord de la Mer d'Aral encore presque entièrement gelée en cette partie. Pendant près de 400 kilomètres, nous survolons ensuite l'un des deux grands fleuves d'Asie centrale, le Sir-Daria, qui prend sa source à la frontière chinoise du Sin-kiang pour aller se jeter dans la Mer d'Aral après des milliers de méandres paresseux. Seules les rives offrent à la vue quelque végétation encore peu abondante en ce début de printemps. Aucune ville à l'horizon pendant près d'une heure; on croirait survoler une autre planète. Les premières chaînes de montagnes apparaissent au loin encore étincelantes de neige, puis nous longeons la chaîne kirghize dont nous nous rapprochons progressivement pour atterrir à Frounzé.

Partis de Moscou à 8.30 du matin par une température de -5° et un temps bas, nous arrivons en Kirghizie en fin d'après-midi car, aux 5.30 heures de vol, il faut ajouter 3 heures perdues par un bond de 3500 km à l'Est.

Comme partout en Union soviétique, le dépaysement n'est que partiel. Pour la première fois depuis 6 mois le voyageur revoit de l'herbe et devine même les premières feuilles aux arbres. Seul celui qui a passé un hiver à Moscou peut partager l'émotion de cet instant.

D'emblée, la ville offre le spectacle d'une cité paisible et semble-t-il sans histoire. La première impression que l'on a de Frounzé, en venant de Moscou, c'est que le temps paraît s'y être arrêté. La capitale kirghize a l'air terriblement provincial. Malgré un soleil déjà tout méridional - Frounzé se trouve à la latitude de la côte d'Azur - l'ancien Pichpek dégage un air de tristesse difficile à expliquer. Est-ce la monotonie des bâtiments presque tous pareils les uns aux autres, l'envahissement de l'élément végétal qui fait de la capitale kirghize un immense parc parsemé ici et là d'édifices publics, est-ce encore le peu de vie rencontré dans les rues? Nous tâcherons d'éluder le mystère. Pour l'heure, l'hôtel nous attend avec ses cafards qui s'affolent le long des mètres de tuyauterie de la salle de bain, ses meubles recouverts de housses blanches, décor parfait pour une pièce de Tchekov. On pourrait mettre la main au feu que la construction date des années 20 ou 30. Il n'en est rien, l'hôtel a été construit en 1958, dans le plus pur style soviétique, rideaux de velours rouge ou vert, inévita-

bles rideaux blancs à volants, carafes en verre incrusté emplies d'une eau trouble et déjà marécageuse. L'aspirateur n'a pas été passé depuis au moins deux semaines alors que la chambre est, selon les paroles mêmes de l'administratrice, une belle femme kirghize au facies déjà tout chinois, retenue depuis 24 heures.

Une première promenade à travers la ville nous fait découvrir deux grands magasins modernes qui n'ont rien à envier à ceux de Moscou. Même marchandise, mêmes prix. Les rayons de chaussures sont inondés de modèles yougoslaves dont les prix varient entre 40 et 55 roubles, soit l'équivalent d'un demi-salaire environ. Un "café" moderne, un opéra, un théâtre dramatique en langue russe, de nombreux cinémas, le tout éparpillé dans un désordre d'arbres et d'arbrisseaux de toutes essences et toutes grandeurs. Point de place centrale ou de grande avenue comme on en trouve dans d'autres villes soviétiques, pas d'exotisme comme à Samarcande et Boukhara. Frounzé est une ville neuve et ennuyeuse.

La Kirghizie n'a pas encore de bureau Intourist, tellement les étrangers y sont rares. En effet, le 90 % de ceux-ci se dirige vers Tachkent, Samarcande et Boukhara, voire Alma-Ata et Khiva. Frounzé ainsi que Douschambé capitale du Tadjikistan sont généralement ignorées. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons décidé de nous y rendre.

De toute façon, notre arrivée a été annoncée et dès le lendemain matin, la "société d'amitié avec les pays étrangers" nous envoie un taxi et un guide bénévole qui ne nous lâchera pas de toute la journée.

Nous commençons par une visite plus approfondie de la ville, de ses bâtiments, son Université, son Académie des sciences encore en construction. Architecture moderne. Alliage des styles occidental et kirghize qui donne, il faut l'avouer, quelque chose d'assez heureux. Nous pouvons constater avec plaisir que l'exécrable style soviétique de l'époque stalinienne qui a su persister plus tenacement encore que le groupe antiparti, doit lui aussi maintenant céder le pas à un style plus dégagé et rationnel. Les meilleurs exemples rencontrés en Asie centrale en sont, à part l'Académie des sciences de Frounzé, l'hôtel Tachkent dans la capitale ouzbèke, l'aéroport et le nouvel hôtel Intourist de Douschambé, dont nous reparlerons, ainsi que la gare de Tachkent.

Notre guide, Fiodor Mikhaïlovitch Zazoudine, nous parle avec enthousiasme des travaux de l'académicien Akhounbaïev, mondialement connu pour ses recherches sur le goître et le coeur.

Après l'Académie, c'est la bibliothèque Tchernichevsky qui retient notre attention puis l'Université où nous conversons avec de sympathiques étudiants en géologie. Les deux tiers d'entre eux sont kirghizes et semblent très fiers de pouvoir étudier dans la capitale de la république.

Notre guide veut à tout prix nous montrer les nouveaux quartiers de Frounzé en direction des montagnes qui commencent à 10 kilomètres au sud de la ville. Rien de différent avec Moscou, sinon que l'on semble y construire tout aussi mal. La brique est presque partout omniprésente. Les maisons ne dépassent pas 3 ou 4 étages, posées en tous sens comme des boîtes d'allumettes sur un grand tapis vert.

Nous nous enthousiasmons pour la forme, histoire de ne pas froisser Fiedor Mikhaïlovitch dont la susceptibilité, comme chez la majorité des Soviétiques, est constamment à fleur de peau.

Cette visite accomplie, nous mendions, comme récompense, une excursion dans les montagnes, tout en sachant bien que l'étranger ne peut sortir de ville. Fiedor ne semble pas être au courant des prescriptions. De toute façon, nous sommes couverts puisque notre guide est officiel et avec joie nous voyons notre taxi escalader les premiers contreforts de cette admirable chaîne kirghize, haute de plus de 4000 m.

A peine hors de Frounzé, nous rencontrons les premiers habitants en costume national; des vieillards cheminent lentement à califourchon sur leur âne. Ces personnages qui semblent sortis des trois épopées kirghizes - Manass - Seïtek et Semeteï - sont coiffés d'une chapka de fourrure ronde et portent une barbe blanche qui sied très bien à leur visage déjà tout oriental.

Les Kirghizes ont le teint très foncé et les yeux extrêmement bridés. A première vue, rien ne les distingue de leurs frères chinois, si ce n'est leur teint couleur de terre cuite.

De toute l'Asie centrale, ils ont, avec les Ouzbeks, le type le plus oriental. Les Tadjiks ressemblent, eux, plutôt aux Iraniens; ils parlent d'ailleurs une langue indo-européenne apparentée au persan, alors que Kirghizes, Ouzbeks et Turkmènes parlent des langues apparentées au turc.

A la hauteur des premiers pâturages, nous pouvons voir de grands troupeaux de moutons mérinos importés d'Australie et, au dire de notre guide, acclimatés avec beaucoup de peine au climat continental extrême de la Kirghizie (températures de + 40° en été et de - 30° en hiver).

Nous passons devant quelques yourtes, tentes rondes de grandes envergures dressées par les nomades kirghizes, pour

nous arrêter à un kolkhoze à demi enlisé dans les boues du dégel. De misérables vieillards approchent de la voiture avec curiosité et nous regardent comme si nous étions tombés d'une autre planète. Nous ne sommes qu'à 20 kilomètres de la capitale...

De retour en ville, nous demandons à jeter un coup d'oeil à l'exposition permanente. Nous y resterons deux heures avant de pouvoir échapper au cours que l'on nous donne sur la peinture réaliste kirghize, les industries lourde et légère, l'agriculture, l'artisanat, etc.

Sur le plan des recherches, l'agriculture kirghize semble être assez florissante. Nous sommes impressionnés par le nombre de savants figurant au tableau d'honneur. La république de Kirghizie, comme ses soeurs d'Asie centrale, excelle surtout dans la culture du coton et de la betterave à sucre, l'élevage du ver à soie. On note 5.000 sortes hybrides de pommes, une forte production de noix, du tabac de haute qualité et quelques vins. Tout ceci n'empêche toutefois pas la Kirghizie de ne pas avoir un fruit en cette fin de mars. Il est impossible d'obtenir un dessert à l'hôtel. Pas une pomme en magasin; on y trouve, comme à Moscou, des citrons importés au prix de 35 kopeks la pièce (Fr. 1.65). Pas une orange non plus alors que la capitale soviétique en reçoit par monceaux d'Israël et d'Algérie...

L'élevage des moutons est prospère, nous avons pu nous en convaincre de nos propres yeux rien que pendant notre courte excursion en dehors de ville. L'inévitable maïs figure également au tableau d'honneur de cette exposition permanente. Il atteint de 3 à 4 m de hauteur dans certaines vallées méridionales de la république.

La Kirghizie ne manque pas non plus de matières premières (mercure, aluminium, charbon). Les 2/3 de la table des éléments de Mendeleev y sont représentés.

La production des machines agricoles semble assez développée, cependant notre guide admet que la récolte du coton s'exécute encore pour le 50 % à la main. Ce n'est pas ce que disait la Pravda l'automne passé.

Au reste, certains échantillons de l'industrie kirghize nous laissent songeurs. Une cuisinière à gaz, par exemple, produite l'an passé, n'a, par sa forme et sa présentation, rien à envier à la plus moderne des cuisinières à gaz produites en Occident. De pareils modèles seraient impensables à Moscou. D'où cela provient-il? Nous ne pourrions répondre à cette question que par recoupements lorsque nous verrons, au Musée d'histoire de la ville, qu'en mai 1925, plusieurs dizaines de techniciens tchèques ont été envoyés à Frounzé pour aider à l'industrialisation de la jeune république soviétique. Il s'agissait surtout de mécaniciens et

d'ingénieurs. Beaucoup d'entre eux se sont définitivement établis à Frounzé. Nous comprenons maintenant le pourquoi de cette étonnante cuisinière à gaz produite dans les ateliers de la capitale kirghize. Ceci explique sans doute en grande partie que cette République soviétique d'Asie centrale puisse exporter près de 40 produits différents dans 35 pays du monde.

La production des meubles par contre est du niveau soviétique moyen, c'est-à-dire en retard de 15 à 20 ans sur le standard de l'Europe occidentale. Il convient de rappeler ici que tous les meubles modernes que l'on trouve dans les cafés, restaurants et aéroports d'URSS sont importés de Finlande. La seule exception en URSS est celle des pays baltes et tout particulièrement celle de l'Esthonie qui reste à l'avant-garde du bon goût en Union soviétique. Les chaussures kirghizes sont du niveau de la production soviétique d'il y a 3 ou 4 ans.

Après un court repas à l'hôtel, le Musée d'histoire nous familiarise avec un peuple que l'on connaît en général assez mal en Occident.

Les premières traces de civilisation retrouvées en Kirghizie datent de l'époque du bronze. Dès le VI^e siècle de notre ère, les relations avec Boukhara et Samarcande se développent. Aux 10^e et 12^e siècles, la Kirghizie fait partie de l'Empire des Karakhanides, deuxième grande dynastie d'Asie centrale. Les centres économique, politique et culturel se trouvent au Nord du pays, à Balassagoune, près de Tokmak. Un deuxième centre se développe à Ouzgen sur la route reliant Byzance à la Chine.

Au début du XIII^e siècle, les Kirghizes comme l'ensemble d'ailleurs des peuples d'Asie centrale tombent sous le joug mongol. La plus grande partie des villes sont rasées, la situation économique ruinée. L'influence mongole s'est fait profondément sentir et a dû laisser des traces sur la race actuelle. En effet, comme nous l'avons déjà vu, le Kirghize ressemble fort à ses voisins de l'Est.

Au milieu du XIV^e siècle, les tribus kirghizes du Tian-chan entrent dans l'Etat appelé Mongolistan.

Timour dévaste à plusieurs reprises les terres occupées par les tribus kirghizes. Cependant, malgré l'occupation et les incursions mongoles incessantes, on assiste peu à peu à la formation de la nationalité kirghize. Aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, les Kirghizes essaient désespérément de se libérer. La dynastie des Oirots s'éteint en 1758.

Au début du XIX^e, le puissant et redoutable Khanat de Kokande essaie de mettre la main sur les Kirghizes, qui

doivent lui payer des tributs, lui fournir hommes et chevaux pour la garde des forteresses. Plusieurs révoltes éclatent, en 1842 dans la plaine de l'Issik-Koul, en 1845 à Oche, en 1850 à Narine.

Avec le développement du capitalisme en Russie, et ce surtout après 1861, de nouveaux marchés deviennent nécessaires à l'industrie. La Russie porte son regard vers des territoires neufs.

Plusieurs tribus kirghizes cherchent d'autre part l'appui russe contre le Khanat de Kokande et demandent à entrer dans l'Empire. La Russie ne pouvait renoncer à une pareille aubaine. Au reste, les liens économiques qui s'étaient peu à peu établis entre la Kirghizie et Pétersbourg activèrent le processus d'union.

En 1855, la tribu bougou s'unit volontairement à l'Empire. Pour que d'autres tribus nordiques suivent le mouvement, il fallait s'emparer des forteresses kokandes de Pichpek (aujourd'hui Frounzé) et d'autres villes et anéantir le pouvoir du Khan en Kirghizie.

En 1862, les Kirghizes se révoltent et demandent l'aide des autorités russes de Verny (Alma-Ata). Les troupes russes s'emparent de Pichpek et, l'année suivante, des places fortes de Djougai et Kourtk situées dans les montagnes du Tian-chan. Par ce processus, toutes les tribus nordiques de Kirghizie font dès lors partie de l'Empire russe. En 1864, on construit des places fortes près du lac Issik-Koul et de la ville de Narine, plus au Sud.

L'union des Kirghizes du Sud à la Russie ne s'opérera que plus tard.

En 1867, Pétersbourg organise le Gouvernement général du Turkestan avec siège et résidence à Tachkent. Le Khanat de Kokande en devient vassal l'année suivante.

La Kirghizie fait dès lors partie de la 2ème région du Turkestan, celle de Semiretchensky.

Dans la partie méridionale du pays, le Khan continue de régner en despote et de prélever des impôts. Les révoltes sont écrasées dans le sang ce qui force les Kirghizes, une fois de plus à demander l'aide des Russes.

En 1876, le Khanat de Kokande est réuni à la Russie sous la dénomination de la Région de Fergana (aujourd'hui territoire ouzbek). Cependant les éléments féodaux de Kokande ne l'entendent pas de cette oreille et se tournent vers la Turquie et l'Angleterre pour repousser l'influence russe.

Ainsi, nous voyons que les Russes ont joué un rôle progressif en Asie centrale, rôle reconnu par Engels lui-même dans une lettre à Marx et que tous les musées d'Asie centrale reproduisent avec empressement.

Au début de notre siècle, le Turkestan se transforme en une base cotonnière pour l'industrie textile russe.

La garde à Pichpek ainsi qu'à Fergana est renforcée en 1905 et 1906.

Dans certaines régions du Nord de la Kirghizie, quelques Khans, d'obédience germano-turque, se soulèvent et adoptent une attitude antirusse, alors que dans les régions méridionales du pays c'est le contraire qui se produit et l'on assiste à des rebellions progressistes de libération.

En 1917, Pichpek est le centre d'événements révolutionnaires car on y trouve la plus importante concentration prolétaire de toute la Kirghizie, bien que la ville ne possède que 20.000 habitants environ. Naissance de conseils à Pichpek et Oche après la révolution de février, qui fait suite à la formation du Conseil des députés des travailleurs de Tachkent en avril.

Cependant, la révolution de février ne change presque rien au sort du prolétariat de Kirghizie.

Ce n'est qu'en mai 1918, après la signature par Lénine d'un décret aux termes duquel 50 millions de roubles seront assignés à des travaux d'irrigation au Turkestan que les premiers résultats de la Révolution se font sentir.

Après le 5ème congrès des Soviets du Turkestan, à Tachkent, tenu du 20 au 30 avril 1918, on proclame l'autonomie de la République fédérative soviétique du Turkestan dont la Kirghizie fera partie jusqu'en 1924.

Puis c'est l'intervention. Anglais et Américains essaient de soulever la population contre le régime soviétique. Les Américains agissent à travers la personne de leur consul général à Tachkent, Tredwell.

Le 14 octobre 1924, on assiste à la fondation de la région autonome de Kara-Kirghizie dans le cadre de la RSFSR.

Deux ans plus tard, les principales branches de l'économie kirghize atteignent le niveau de 1913. C'est à cette époque que le prolétariat de Tchécoslovaquie décide d'envoyer des volontaires à Pichpek.

C'est le 1er février 1926 que la région autonome de Kirghizie prend le titre officiel de République socialiste soviétique de Kirghizie.

La réforme agraire débute l'année suivante, en novembre, et soulève une forte opposition dans le Sud qui est resté plus antirusse et où une grande partie des terres est encore aux mains des beys.

Le début de l'industrialisation proprement dite remonte à 1926. En 1929, la Kirghizie était déjà une des bases principales de l'Asie centrale en combustibles.

On a vu plus haut ce que représente aujourd'hui cette République sur le plan national.

Disons encore que la récolte de céréales a été cette année très bonne en Kirghizie puisque cette République a même dépassé les normes déjà assez hautes fixées par le plan. Cela n'empêche pas la Kirghizie, comme d'autres Républiques sœurs de l'URSS, de manger du pain noir depuis le mois d'octobre. Moscou et Léninegrad, par contre, depuis l'arrivée des premiers contingents de grains à Odessa, ont droit à du pain blanc. La fraternité des différents peuples soviétiques chantée quotidiennement sur les ondes et dans la presse est une notion qui réserve décidément bon nombre de surprises.

Pendant cette visite du musée de Frounzé, notre guide attire encore notre attention sur la production de la betterave à sucre dont la culture est presque uniquement concentrée dans la plaine qui s'étend au Nord de la capitale. En 1962, la récolte a atteint 1.360.000 tonnes, soit trois fois la récolte de 1953. La Kirghizie d'autre part est à la tête de toutes les républiques d'URSS pour l'intensification de cette culture. (34,6 tonnes à l'hectare).

Les ressources en énergie électrique, dans un pays qui, par son relief, ressemble fort au nôtre, n'ont rien à envier à celles du sous-sol. On construit actuellement une immense centrale hydroélectrique à Toktogul, centrale qui permettra d'irriguer quelque 3.000.000 hectares distribués en Kirghizie, au Tadjikistan, en Ouzbékistan et dans le Kazakhstan méridional. Parmi les grands chantiers ouverts en Kirghizie, citons encore la route alpine longue de 600 kilomètres qui unira le Nord et le Sud de la République à travers le Tian-chan. Cette route dépassera par tronçons l'altitude de 3.500 m. Les constructeurs du métro de Moscou aident à percer le tunnel de Sasamir long de 2,5 kilomètres.

Frounzé, aujourd'hui capitale de 300.000 habitants, paraît, de prime abord, surtout peuplée par des Russes. Plus de 50 % de la population y est de souche européenne. La radio

et la télévision ont des émissions en langues russe et kirghize. La presse paraît également en russe et en kirghize. Avant 1920, l'analphabétisme des indigènes était à peu près complet. La Kirghizie, comme les trois autres républiques d'Asie centrale, a abandonné l'alphabet arabe pour "choisir" le cyrillique.

Le mélange des Russes avec la population locale est très grand, comme du reste partout ailleurs en Asie centrale. D'après ce que nous avons pu constater, les Russes vivant en Kirghizie depuis de nombreuses années parlent de cette république comme de leur patrie.

Il n'en reste pas moins que Frounzé est, avec Tachkent, et peut-être plus encore qu'à Tachkent, la ville où l'on voit le plus d'Européens. Douschambé et surtout Achkhabad sont beaucoup plus peuplées d'indigènes.

Avant de quitter ce bastion soviétique aux confins de la frontière chinoise, il nous faut encore parler de la vie culturelle qui est ici tout aussi bien représentée qu'elle l'est à Kiev, Riga, Tallin ou Erevan.

Chaque capitale de République fédérée s'enorgueillit généralement en URSS de son opéra, son ballet, sa troupe dramatique, sa galerie de peinture. Frounzé n'échappe pas à la règle. Elle a un opéra où il nous a été donné de voir une très bonne représentation de la Tosca, un théâtre dramatique en langue russe. Au contraire des autres grandes villes d'Asie centrale, Frounzé ne possède cependant pas encore de théâtre national. On en construirait un sous peu.

Les quelques échantillons de peinture que nous avons pu voir n'ont pas spécialement retenu notre attention. Comme partout en Asie centrale, le réalisme soviétique semble avoir paralysé, ici plus qu'ailleurs encore, l'inspiration nationale. Un Tchouïkov et un Aïtiev passeraient inaperçus en RSFSR.

A l'opéra, un seul Kirghize dans l'orchestre, alors que l'on peut aisément noter 30 à 40 % de Juifs. Le public est presque exclusivement russe. Cette remarque aussi vaudra pour tous les opéras d'Asie centrale, la population indigène préférant généralement se rendre au théâtre national.

Au passif, il y aurait certes beaucoup de choses à noter. Frounzé comme toutes les villes d'URSS n'a pas assez d'hôtels. Pendant notre court séjour, il y a constamment eu jour et nuit une queue devant la réception du nôtre.

La Kirghizie, comme l'ensemble des Républiques soviétiques d'Asie centrale, est mal ravitaillée en fruits. La presse assez souvent déplore des survivances du passé. La Pravda du 11 juin 1963 notait que des terres de propriété

sociale se louaient à des particuliers dans certains kolkhozes et sovkhozes.

Frounzé, malgré ses nouveaux quartiers, son opéra et son théâtre, est loin d'être une ville aussi agréable qu'Erevan, Tbilissi ou Bakou, voire même Tachkent. On s'y sent un peu à l'écart du monde, séparé de tout.

Cependant, qu'on le veuille ou non, et là la remarque vaut pour toute l'Asie centrale, il est indéniable que la russification s'est faite sur une grande échelle. Nous quitterons Frounzé, une fois de plus persuadé que l'Europe ne s'arrête pas à l'Oural; même en ce qui concerne l'Asie centrale, l'Europe, grâce à la pénétration russe, va bel et bien jusqu'aux frontières chinoise, afghane et iranienne, jusqu'au confins du Pakistan et du Cachemire.

* * *

RSS de Tadjikie

Voler de Tachkent à Douchambé, capitale de la République socialiste soviétique de Tadjikie, c'est faire d'emblée connaissance avec un pays d'une beauté extraordinaire couvert, pour le 93 % de sa superficie, de montagnes majestueuses dont les sommets dépassent le plus souvent de 1000 à 2000 m ceux de nos Alpes.

L'Ilyouchine 18 prend, dès la capitale ouzbègue, rapidement de l'altitude et franchit, au cours des dernières 20 minutes de vol, trois chaînes successives d'une hauteur moyenne de près de 5000 m. Plus à l'Est, à quelque 200 km à vol d'oiseau, le voyageur, s'il a eu la présence d'esprit de ne pas accepter la place que l'on réserve généralement aux étrangers, à savoir le fauteuil donnant sur l'aile d'où l'on ne voit strictement rien, peut contempler à loisir le plus haut sommet d'URSS, le Pic du communisme, appelé il y a 3 ans encore, le Pic Staline, d'une hauteur de 7495 m. L'envie de prendre des photos est intense, mais, lorsqu'on réfléchit à ce que cela coûte en URSS, elle passe, il faut le dire, bien vite.

L'aéroport de Douchambé nous accueille avec l'effigie souriante de Lénine et celle d'un Khrouchtchev impassible et, semble-t-il, aussi serein que les sommets que nous venons de survoler.

En cette fin de samedi après-midi, la capitale tadjike paraît encore plus morte que Frounzé. Cependant, d'emblée elle fait meilleure impression surtout lorsque l'on parcourt la grande avenue Aini qui la traverse, long boulevard bordé de bâtiments modernes, souvent de couleur rose. Peu de mauvais goût soviétique. Par quel miracle l'ancienne Stalinalab a-t-elle échappé à la lourdeur écrasante du style stalinien d'après-guerre?

Il y a 30 ans, Douchambé n'était qu'un village comprenant quelques douzaines de maisons de terre. La plus proche station de chemin de fer se trouvait à plus de 200 km. Aujourd'hui, elle a 290.000 habitants et est la ville la plus moderne de toute l'Asie centrale, la mieux construite aussi. On y fêtera, en octobre de cette année, le 40ème anniversaire de la naissance de la République socialiste soviétique du Tadjikistan et l'on y parle déjà de la venue probable de M. Khrouchtchev. A l'occasion de ces festivités, on espère pouvoir inaugurer le nouvel hôtel "Intourist" de 500 lits dont les travaux paraissent assez avancés. D'après ce que l'on peut deviner, cette immense bâtisse sera à l'avant-garde de l'architecture soviétique.

Douchambé s'enorgueillit, elle aussi, de son opéra et de son ballet. Cependant, il est assez étonnant de voir

que le Tadjik ne paraît pas en apprécier la production puisque l'on y donne généralement des représentations devant une salle aux 3/4 vide. Le voyageur y a vu un opéra italien, chanté en russe, à l'intention d'un public ne dépassant pas une cinquantaine de personnes. Quarante musiciens et plus de 50 chanteurs et figurants pour une recette de moins de 40 roubles! (Les billets les plus chers coûtent un rouble). C'est avec étonnement que nous apprenons que cet opéra donne des représentations tous les soirs et ceci d'octobre à fin mai... Mais comme le programme est plus ou moins le même depuis 2 ou 3 ans, on commence à comprendre le pourquoi du peu d'affluence noté plus haut.

De même que dans les autres grandes villes d'Asie centrale, la population d'origine européenne, à Douschambé, paraît l'emporter sur la population locale. Officiellement, il y aurait au Tadjikistan, pour une population totale de deux millions d'habitants, 53 % de Tadjiks, 20 % d'Ouzbeks et 13 % de Russes et d'Ukrainiens.

Relativement peu de Tadjiks semblent travailler à Douschambé. Dans une des grandes pharmacies de la capitale, nous n'avons pas vu une seule vendeuse tadjike. Des Tadjiks venus des montagnes ne comprenaient rien aux explications que leur donnait une laborantine russe ne parlant pas un mot de leur langue. Là encore, la russification semble complète et à quelque chose, il faut le dire, d'assez révoltant pour nous. C'est un peu comme si un Zurichois n'arrivait pas à se faire comprendre chez lui en parlant le "Schwyzerdütsch"... A notre grand étonnement, les Russes ont l'air de trouver cette situation tout à fait normale.

Ainsi, en dépit de tout ce que l'on écrit à Moscou sur l'Asie centrale, c'est bien la langue russe qui l'emporte, au Tadjikistan comme à Frounzé, à Samarcande comme à Boukhara, malgré toutes les publications pouvant paraître dans les langues locales. Un fait reste indéniable: on parle moins tadjik à Douschambé qu'on ne parle catalan à Barcelone.

Notons cependant que la capitale tadjike possède un théâtre national où le voyageur a pu voir et suivre une pièce très intéressante et haute en couleurs locales, intitulée "Le Bey et l'esclave" grâce à une traduction simultanée transmise par écouteurs.

La radio et la télévision donnent des émissions en langues russe et tadjike. Les émissions de télévision pourront, dès le mois prochain, être suivies, grâce à un dispositif de traduction simultanée, soit en russe, soit en tadjik.

Rien n'est plus intéressant que de flâner dans les rues de Douschambé un dimanche matin. En effet, c'est ce jour-là que le plus de monde se réunit au "Bazar", nom pompeux donné au marché des kolkhoziens. Douschambé signifie du reste

en tadjik "lundi", jour où avaient lieu les plus grands bazars jusqu'aux années 30.

Ainsi donc, le dimanche à Douchambé, l'élément tadjik l'emporte de loin sur la population européenne. Riches costumes aux couleurs chatoyantes, buveurs de thé vert, nonchalamment assis, les jambes croisées, sur des sortes de lits recouverts de tapis, femmes se voilant le visage avec une pudeur malicieuse lorsqu'elles sentent se poser sur elles le regard d'un Tadjik.

Douchambé s'étale du Sud au Nord et les tout derniers quartiers ont déjà atteint les premiers contreforts montagneux, si bien qu'elle devra, dès maintenant, se développer vers le Sud ou mieux encore en largeur.

Si l'on sort de l'allée principale, l'architecture moderne, dont nous parlions plus haut, fait immédiatement place à de misérables baraques de terre, serrées par certaines les unes contre les autres. Il n'est pas difficile de supposer le peu de confort qu'on doit y trouver. Pas d'eau courante, pas de chauffage (l'hiver au Tadjikistan, en dépit de la latitude méridionale, est assez froid, + 1,7° de moyenne en janvier dans la capitale), des canalisations ouvertes, tout comme à Tachkent, Samarcande et Boukhara. Tous ces semitaudis ont été construits ces 30 dernières années, donc sous le régime soviétique... Certes, les bidonvilles s'accordent mieux ici avec l'entourage immédiat que ne le font les quartiers entiers d'isbas branlantes et crasseuses de la grande banlieue moscovite.

Ceci dit, jetons un regard vers le passé pour mieux saisir le progrès qui a été tout de même accompli en cette République perdue d'URSS.

Le Tadjikistan, dont la surface est un peu plus grande que celle de l'Autriche, a une frontière commune avec la Chine et n'est séparé de l'Inde et du Pakistan que par une mince bande de territoire montagneux appartenant à l'Afghanistan. A l'Est, au Nord et au Nord-est, l'Ouzbékistan et la Kirghizie.

L'histoire tadjike, comme celle d'ailleurs de tous les peuples d'Asie centrale, a été des plus mouvementées.

Arabes et Mongols ont occupé le pays. Alexandre le Grand y a combattu et laissé des traces. Plusieurs Grecs semblent être restés dans la région du Pamir et nous apprenons de la bouche d'un avocat, une femme tadjike vivant à Douchambé, que "des descendants de ces soldats d'Alexandre peuvent aujourd'hui encore y être facilement décelés." Ils vivraient depuis plus de 2000 ans sans s'être pour autant mélangés à la population locale. De moeurs entièrement différentes, ils se distingueraient des Tadjiks par leur douceur

et leur respect de la femme. Il est assez amusant d'entendre notre orateur, un vrai disciple de Rousseau, souhaiter à sa fille un époux de cette région plutôt qu'un Tadjik qui, malgré les 40 années de pouvoir soviétique, "se comporte encore assez rarement comme il le devrait avec les descendantes d'Eve".

Le Tadjikistan, pendant longtemps, a fait partie de l'Emirat de Boukhara. Aujourd'hui encore, la majeure partie de la population de Samarcande et de Boukhara parle tadjik. De l'avis des Tadjiks, ces deux villes devraient revenir au Tadjikistan. Il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur la carte actuelle de l'Asie centrale pour se rendre compte que les Russes n'ont pas hésité à employer le vieil adage "diviser pour régner" lorsqu'ils ont tracé les frontières des quatre Etats d'Asie centrale qui font l'objet de ce rapport, et ce, surtout en ce qui concerne l'Ouzbékistan et le Tadjikistan. Il est impossible, à Samarcande ou à Boukhara, de savoir quel pourcentage il y a de Tadjiks et d'Ouzbeks. Les deux nationalités ont été mises dans le même sac pour éviter sans doute toute revendication tadjike. Ce n'est pas le cas à Douschambé où les Ouzbeks sont en minorité.

A la fin de 1924, on a procédé à de grands regroupements. Bon nombre de Tadjiks habitant à Samarcande et Boukhara, donc sur territoire ouzbek, durent quitter leur lieu d'origine pour le Tadjikistan. Une grande partie, pour échapper à cet exil forcé, adopta la nationalité ouzbègue. C'est pour cette raison que la majorité des Ouzbeks de Samarcande et de Boukhara ne sont ouzbeks que par leur passeport et continuent à parler tadjik.

Le régime tsariste, il faut l'avouer, n'a, lui non plus, pas fait grand chose pour le Tadjikistan. L'élément progressiste dont nous parlions au sujet de la Kirghizie a été, ici, d'une pénétration beaucoup plus lente, car la réaction était plus tenace encore et le pays moins accessible. La pièce tadjike citée ci-dessus met justement en scène un général-gouverneur russe incapable, aisément roulé par un bey tout puissant. Il a été établi que le tsarisme ne dépensait presque rien pour la santé publique et l'éducation. Près du 85 % des terres arables et 57 % du bétail appartenaient aux beys et au clergé, plus puissant en cette partie d'Asie centrale qu'en Kirghizie où l'Islam n'a pas laissé de profondes racines.

Après la Révolution d'octobre, l'intervention étrangère, et surtout les bandes d'Ibraghim-Bek, s'acharnèrent à détruire ce que l'on avait commencé de construire.

D'immenses travaux d'irrigation débutèrent dans les années 30 et permirent d'apporter de l'eau à 54.000 ares de terres assoiffées. Les travaux en cours actuellement le long

de la rivière Vakhsh doivent permettre d'irriguer encore 250.000 ares dans la région de Kourgan-Tioubé. Dans le Nord du pays, on a construit l'immense réservoir appelé la mer Tadjike, à l'Est de Léninabad, seconde ville de la République, peuplée, elle, surtout d'Ouzbeks. D'autres chantiers ont été ouverts ces derniers temps et il y a tout lieu de croire que les efforts fournis dans ce domaine redoubleront surtout après les décisions prises aux deux derniers plénums.

Aujourd'hui, la longueur totale des canaux d'irrigation, au Tadjikistan seulement, atteint près de 48.000 km et le plan septennal a prévu une dépense totale de 167,5 millions de roubles pour les travaux d'irrigation projetés jusqu'à fin 1965.

Tous ces efforts n'ont, semble-t-il, pas été vains si l'on examine les statistiques officielles. On ne saurait, certes, affirmer que ces chiffres correspondent entièrement à la réalité. On sait que la statistique, même en Occident, est une science délicate. Elle l'est d'autant plus de ce côté-ci du rideau de fer.

Ainsi, selon les données officielles, le Tadjikistan aurait produit l'an passé 540.000 tonnes de coton, soit 105 mille tonnes de plus que prévu par le plan. C'est à croire que la visite de M. Khrouchtchev, en automne 1962, les conseils qu'il a distribués à gauche et à droite, ainsi que les critiques pas toujours tendres auxquelles il s'est livré, ont tout de même porté leurs fruits.

Cette année, le Tadjikistan s'est donné pour devoir de produire 554 mille tonnes "d'or blanc" (coton). Ce n'est pas une tâche irréalisable après la récolte de 1963.

La culture des céréales, depuis le discours d'octobre 1963 de M. Khrouchtchev et les travaux des deux derniers plénums, revêtera, elle aussi, une grande importance. 30 millions de pouds sont prévus pour cette année, 31,6 l'an prochain, 47,5 millions en 1970.

Un effort tout particulier sera porté sur la culture du riz, surtout après l'arrêt, ces derniers mois, des livraisons chinoises et la reprise fulgurante du conflit sino-soviétique; aussi peut-on prévoir que le Tadjikistan, tout comme l'Ouzbékistan et le Turkménistan, échapperont progressivement à la monoculture du coton à laquelle ils avaient été plus ou moins forcés jusqu'à ces dernières années. De sérieux efforts devront cependant encore être accomplis sur le plan agricole en général. M. Rassoulov, Premier secrétaire du P.C. de Tadjikie, ne l'a pas caché au début de cette année, dans un article de fond publié par la Pravda du 16 janvier.

Sur le plan industriel, le Tadjikistan n'est pas encore aussi développé que la Kirghizie et l'Ouzbékistan car, avant l'établissement du pouvoir soviétique, l'industrie y était à peu près inexistante.

Aujourd'hui, la Tadjikie possède plus de 300 grandes entreprises industrielles, dont la grande filature de Douschambé et les soieries de Léninabad. L'industrie du cuir et des vêtements a fait, ces dernières années, d'immenses progrès.

Notons encore qu'à la fin de 1965 le Tadjikistan produira autant d'électricité que toute la Russie tsariste de 1913.

D'autre part, comme la Kirghizie, la République est très riche en minerais de plomb et de zinc. On y trouve également du charbon, du mercure et de l'antimoine.

La propagation de l'athéisme semble ne pas avoir joué ici, plus qu'ailleurs encore, le rôle que l'on en attendait. A Douschambé, de nombreuses affiches, en s'aidant de caricatures grossières, mettent en garde la population contre "les survivances du passé". A l'encontre de ce que déclare la presse et la propagande destinée à l'étranger, bon nombre de mosquées ont été fermées en Tadjikie et dans d'autres villes d'Asie centrale. A Boukhara, par exemple, un des lieux de culte les plus importants a été transformé en salle de gymnastique, à Samarcande, nous avons vu une mosquée transformée en un bureau de poste, des médressas (écoles ecclésiastiques) abriter plusieurs familles entassées dans d'anciennes cellules. Généralement ce ne sont qu'une ou deux mosquées par ville qui sont restées ouvertes au culte, et encore...

Sur le plan sanitaire et de l'éducation, on ne peut nier les progrès accomplis. On comptait, en 1928, 70 instituteurs pour l'ensemble du pays, 13.000 en 1940, 21.200 en 1960. En 1959, la Tadjikie possédait plus de 8000 docteurs, infirmiers et infirmières. Avant la révolution, la malaria et le trachome faisaient de nombreux ravages. Si le trachome, d'après ce que nous avons pu voir, n'est pas entièrement éliminé, la malaria l'est, officiellement tout au moins.

Une visite au Tadjikistan peut laisser le voyageur impressionné, surtout s'il vient de pays en voie de développement. Pour nous, l'enthousiasme est mitigé; le niveau de vie n'est pas encore bien élevé. Les comparaisons sont difficiles à faire surtout lorsque l'on n'a vu que la capitale. D'après

ce que le voyageur a entendu, la situation est moins brillante encore dans les campagnes. Toutefois, ce qui importe, c'est le progrès et celui-ci, on ne peut le nier, est constant. D'autre part, l'habitant des montagnes semble avoir assez peu été touché jusqu'ici par les bouleversements sociologiques de ces 40 dernières années. Personne ne cache que tel ou tel père veut parfois encore marier sa fille à l'âge de 15 ans. Il suffit de lire la presse locale pour y trouver presque hebdomadairement de tels récits. Aussi le socialisme paraît-il bien s'être déposé comme une couche encore peu solide et par place déjà toute craquelée sur des corps d'os et de chair qui restent essentiellement tadjiks. Ce qui ne manque pas toutefois d'étonner, c'est que le régime soviétique ait pu, de Brest à Vladivostok, de Mourmansk à Erevan et de Tallin à Douschambé, imposer un mode de vie auquel, nolens volens, il est impossible d'échapper si l'on ne veut pas se mettre au ban de la société. C'est certes l'une des faiblesses de la société soviétique, mais aussi une grande force pour l'Etat.

* * *

RSS d'Ouzbékistan

Nous devions nous rendre par avion directement de Douschambé à Samarcande, mais un contretemps, en l'occurrence la pluie, nous força à changer d'itinéraire. En effet, Samarcande et Boukhara ont des aéroports en "voie de développement" si l'on peut dire; les pistes sont de terre battue, si bien que lorsqu'il pleut ces aéroports doivent généralement rester quelques jours fermés.

Après avoir passé cinq heures entières à l'aéroport de Douschambé, nous pouvons enfin nous envoler vers cette plaque tournante de l'Asie centrale qu'est Tachkent. Cette attente aura pu nous convaincre, une fois de plus, de la médiocrité des constructions soviétiques.

En effet, Douschambé a inauguré son nouvel aéroport il y a quelques mois seulement. Cela n'empêche pas les plafonds de laisser passer l'eau un peu partout. Le spectacle est désolant et la moitié du personnel de l'aérodrome, en cette matinée inclémente, s'affaire de-ci de-là à sécher, à l'aide de grandes serpillères, l'eau saumâtre qui passe d'un étage à l'autre. Espérons que l'hôtel Intourist en construction ne réservera pas de telles surprises à ses clients!

Pendant que nous déjeunons, les haut-parleurs réclament inlassablement deux voyageurs pour le vol de Léninabad. Après une demi-heure, une stewardess finit par monter au restaurant pour y chercher les passagers attardés. Ceux-ci, en état d'ébriété, se lèvent à grand peine de table et l'un d'entre eux s'écroule aussitôt. Imperturbable, la stewardess le ramasse et, cahin-caha, le trio s'éloigne en titubant pour monter dans l'Ilyouchine 14 qui attend depuis 30 minutes sur la piste. Qui osera affirmer, après cela, que le gouvernement soviétique ne prend pas soin de ses citoyens?

Quatre villes sont ouvertes aux étrangers en Ouzbékistan: la capitale, Tachkent, aujourd'hui centre industriel, culturel, politique, ferroviaire et aérien, de toute l'Asie centrale; Samarcande, Boukhara et Khiva, trois cités touristiques riches en monuments et encore exotiques à souhait malgré 40 ans de régime soviétique et de russification incessante.

A Tachkent, après avoir tergiversé plus d'une heure dans les bureaux d'Intourist, nous arrivons tout de même à pouvoir nous procurer des billets de chemin de fer pour Samarcande où nous devons arriver le lendemain à quatre heures du matin.

Comme on le sait, les trains soviétiques ne roulent pas vite, à part il est vrai sur quelques tronçons tels que ceux de Moscou - Léninrad, Moscou - Kiev et Moscou - Brest. Il faut encore trois jours entiers pour se rendre de Moscou à

Tachkent par la voie ferrée. En Asie centrale, l'allure des convois ralentit encore et le train qui nous emporte vers Samarcande à travers la "steppe assoiffée", comme on l'appelle ici, ne doit pas dépasser la moyenne de 50 km/h.

Nous remercions le ciel de la pluie de ce matin car ce voyage est des plus intéressants, non pas par ce que le voyageur peut voir de sa fenêtre, mais par ce qui se passe à l'intérieur du convoi.

Nos compagnons de route, Serge, un chef komсомол russe de Boukhara et son ami Mourat, un Ouzbek, reviennent de Tachkent où ils ont assisté au plénum du comité central du PC ouzbek. Le rebondissement du conflit sino-soviétique en a été le thème principal. Serge, que le rapport Souslov doit avoir impressionné, prononce quelques paroles amères à l'adresse de Pékin et nous laisse entendre que, à son avis, aucune réconciliation n'est désormais possible. Mourat sourit malicieusement et ne semble pas entièrement partager l'opinion de son compagnon.

Ce qui est intéressant à noter, c'est que tous deux ont, grâce aux Chinois, pu faire des achats à Tachkent et reviennent de la capitale avec tout un attirail d'objets hétéroclites introuvables à Boukhara.

La conversation est fort intéressante jusqu'au moment où Serge apprend que nous ne venons pas d'une République balte, comme il l'avait cru, mais d'un pays capitaliste. Mourat ouvre des yeux tout ronds tandis que Serge continue à se laisser aller à des confidences indignes, à notre avis, de l'oreille d'un étranger.

Tous deux travaillent à l'édification du canal Amou-Daria - Boukhara d'une longueur de plus de 200 km. La construction avance bon train et est sur le point d'être achevée. Serge et Mourat admettent cependant que les conditions de travail sont difficiles dans ce désert et, souvent, il suffit d'une tempête de sable pour engloutir les efforts d'une semaine de labeur.

Serge ne cache pas que l'"on pourrait vivre mieux en URSS". Ce n'est pas la première fois que le voyageur entend une telle remarque de la bouche d'un jeune communiste. "Un gros effort" selon lui, "reste à faire". Quand nous lui apprenons que la chemise nylon yougoslave qu'il porte coûte à peine trois roubles à l'achat - Serge l'a payée 21 roubles - notre interlocuteur est assez troublé et préfère ne pas élucider la question.

D'après ce que l'on dit, le niveau de vie en Asie centrale n'est pas aussi bas qu'il pourrait le paraître à première vue. On n'y connaît pas, même à Tachkent, les problèmes de logement auxquels la plupart des Moscovites, pour ne citer

qu'eux, doivent encore faire face. On trouve rarement une famille entière entassée dans une seule pièce. La plupart des indigènes préfèrent rester dans leur propre maison où ils ont le plus souvent 3 à 4 pièces, voire 5 ou 6, plutôt que de déménager dans les blocs locatifs modernes construits par l'Etat. Au confort et à l'étroitesse, presque tous préfèrent aujourd'hui encore un certain inconfort, certes, auquel ils sont habitués, mais aussi un espace vital dont ils ne pourraient se passer.

A Boukhara, notre guide d'origine carélienne, qui vit avec sa femme et ses cinq enfants dans sa maison de six pièces, nous a avoué qu'il ne se déplacerait pas pour tout l'or du monde à Moscou pour s'entasser avec son petit monde dans un appartement de 2 pièces. "Vivre dans la capitale comporte bien sûr certains avantages, mais les désavantages en ce qui concerne Moscou finissent toujours, selon lui, par l'emporter." "La valeur de l'argent" nous explique-t-il, "est aussi tout autre en Asie centrale qu'en RSFSR. A Moscou l'on compte en roubles, à Boukhara, comme dans les autres républiques d'Asie centrale, en kopeks."

Notre guide, qui exagère quelque peu, ne doit toutefois pas avoir entièrement tort en ce qui concerne l'alimentation. Nous pensons surtout aux fruits et aux légumes, à la viande aussi, qui sont bien meilleur marché qu'en RSFSR.

Fruits et légumes abondent de mai à décembre et sont relativement bon marché. Les tomates, le raisin, les pêches, coûtent, en saison, de 5 à 20 kopeks le kilo (25 cts à 1 franc), alors qu'à Moscou, les tomates (bulgares) descendent rarement au-dessous de 60 à 70 kopeks (3 à 3.50 frs), les fruits en-dessous d'un rouble (frs 4.80) et ceci pendant un laps de temps très court (3 à 5 semaines).

Cependant, comme partout ailleurs en URSS, on ne sait pas ici conserver fruits et légumes pendant l'hiver, si bien que de janvier à fin mars les marchés sont pour ainsi dire vides de tout produit agricole à part les pommes de terre et les carottes.

Ces différences de prix se répercutent sur de nombreux secteurs de la vie économique et influent grandement sur les prix. Ainsi, le restaurant est bien moins cher à Tachkent qu'à Moscou (20 à 30 %).

La République d'Ouzbékistan se présente aujourd'hui comme un immense chantier. Le centre minier d'Angren s'élargit de jour en jour, la ville de Tchirtchik également. Les Ouzbeks, avant la Révolution, importaient presque tout de Russie. Aujourd'hui, l'Ouzbékistan occupe la deuxième place en URSS pour l'exportation de biens manufacturés.

Tout le monde a entendu parler de la ville de Gazli, le centre des gisements de gaz découverts il y a quelques

années au Nord de Boukhara. Un gazoduc relie maintenant Gazli à l'Oural.

L'irrigation a fait ouvrir un peu partout sur le territoire ouzbek des chantiers dont nous autres, Européens, avons quelque peine à envisager l'envergure. Il suffit de noter ce qui est en train d'être accompli dans ce domaine dans la région de Fergana et la steppe de Karshi.

La principale richesse de l'Ouzbékistan reste le coton - 68 % de la production totale de l'URSS. La récolte de 1963, malgré les conditions atmosphériques souvent très précaires, aurait dépassé tous les espoirs.

L'industrie ouzbègue, elle, n'est pas en retard sur l'agriculture. Presque toutes les machines agricoles employées sur le territoire de la République proviennent des ateliers de Tachkent. On compte actuellement 70 branches industrielles en Ouzbékistan, plus de 1300 grandes entreprises, englobant près de 400.000 travailleurs et employés. Selon les directives du plan septennal, la production industrielle devrait avoir, en 1965, augmenté de 80 % par rapport à 1959.

L'éducation, comme dans les autres Républiques, a fait ici également des progrès substantiels. En 1913, à Margelan, on comptait une mosquée pour 200 habitants, alors qu'il n'y avait qu'une seule école pour l'ensemble de la ville (48.000 habitants). En 1962, on comptait en Ouzbékistan 6605 écoles. Aujourd'hui, 29 instituts de niveau universitaire et 75 de niveau secondaire dispensent une éducation technique à 165.000 étudiants. Si le voyageur a pu rencontrer à l'aéroport de Tachkent tout un groupe d'étudiants noirs se rendant à Fergana pour un stage pratique, c'est que la capitale ouzbègue a sa filiale agricole de l'Université Lumumba où étudient 1000 boursiers d'Afrique et d'Asie.

Comme à Moscou, nous trouvons un institut des langues étrangères où l'on peut se spécialiser en anglais, allemand, français et espagnol. Cette école a une section orientale où l'on enseigne le persan, l'afghan, le chinois, l'indien et le coréen. Notons à ce propos que le ture paraît avoir été banni, non pas parce qu'il ressemble trop à la langue ouzbègue ou turkmène, mais surtout parce que l'on doit la considérer encore comme dangereuse (panturquisme). Aucun manuel de langue turque n'a été jusqu'ici édité en URSS alors que l'on trouve partout des cours d'afghan, de birman et d'autres langues moins importantes encore. Tout dernièrement, la Pravda s'en est violemment prise à un article d'un journal de Smyrne qui réclamait le retour à la Turquie de l'Asie centrale et de la Tatarie.

Plus de 7300 étudiants sont inscrits à l'Université de Tachkent, fondée il y a 44 ans sur décret de Lénine.

Le secteur sanitaire n'a rien à envier au secteur éducatif. Treize médecins pour 10.000 habitants, alors que nous n'en trouvons que 12 aux Etats-Unis d'Amérique, 1,7 en Iran et 0,7 au Pakistan.

Toutefois, en réalité, le tableau n'est pas si rose que ne le font paraître les statistiques. Le voyageur a pu voir l'hôpital de ville de Boukhara, installé dans un vieux caravansérail. Quand on connaît les hôpitaux que l'URSS a construits au Népal, en Somalie et ailleurs, on voit qu'ici "charité bien ordonnée est loin de commencer par soi-même". Un fait reste certain, le niveau de propreté et de salubrité découvert dans cet hôpital doit correspondre à celui de l'un de nos hôpitaux du milieu du XIXe siècle, et encore... Espérons que nous sommes tombés sur une exception. Deux ans d'expérience soviétique nous incline cependant à croire que ce n'est pas le cas...

Samarcande

Alexandre le Grand, il y a 2.300 ans, en arrivant à Samarcande aurait déclaré: "Tout ce que j'avais entendu dire sur les beautés de Samarcande est vrai à l'exception d'une seule chose, c'est que cette ville est encore plus belle que je ne pouvais l'imaginer."

N'importe quel touriste aujourd'hui est forcé de tenir le même langage s'il veut être quelque peu loyal.

On ne se rend pas à Samarcande pour visiter les nouveaux quartiers, semblables à tous ceux de l'URSS. C'est cependant ce que votre guide commencera par vous proposer. Parler des beautés architecturales de Samarcande nous emmènerait trop loin. Au reste, ce n'est pas le but de ce rapport. Notons simplement qu'en dépit des restaurations effectuées et des 700.000 roubles dépensés, il reste énormément à faire et le plus vite possible si l'on ne veut pas que les pertes soient irréparables.

Lénine ne pouvait pas ne pas avoir pensé à ces travaux de restauration et tous les guides consultés ne manquent pas de nous le rappeler dans leur préface.

Parfois ce qui a été fait est assez heureux - nous pensons à la fameuse place Régistan et au Mausolée Gour i Emir. A d'autres occasions, cependant, on a le droit de rester sceptique; l'admirable ensemble de Shakh i Zinda aurait pu recevoir plus de soins. Le musée de l'astrologue Ouloug-beg, situé en dehors de ville près de l'Observatoire, est en construction depuis... quatre ans. C'est un peu beaucoup pour un bâtiment d'une surface de quelque 40 m² et d'une hauteur de 6 mètres.

La construction du théâtre-opéra semble aller par contre bon train; l'édifice est imposant et paraît vouloir jeter un défi socialiste à ce qu'il reste de la mosquée Bibi-Khanim.

Les monuments historiques mis à part, la ville est d'aspect assez triste et se divise en deux parties; la vieille ville, amas de maisons d'argile ne dépassant pas un étage, rues défoncées et non asphaltées, pas d'eau courante et par place encore pas d'électricité; la ville moderne, aux rues se coupant à angle droit, bâtiments de deux étages tout au plus, très souvent de couleur bleue ou vert pâle. En dehors de ville, les nouveaux quartiers dont il ne vaut pas la peine de parler; mêmes maisons qu'en RSFSR, tout aussi mal construites et tout aussi tristes.

Le marché kolkhozien, en ce début d'avril, est déjà couvert de légumes. Un groupe d'une cinquantaine de femmes vend en gesticulant des galettes de pain blanc. Plus loin, des vieillards enturbanés et aux capotans chatoyants restent impassibles devant de petites montagnes de farine blanche qu'ils n'arrivent pas à écouler alors qu'à Moscou cette denrée est introuvable depuis le mois d'octobre. Cependant, les boulangeries de la capitale soviétique vendent du pain blanc, celles de Samarcande du pain couleur de terre. Ambiguïtés et contrastes de l'URSS où l'on croit parfois avoir tout compris sans pourtant rien saisir.

Les boutiques, près du bazar, étalent une marchandise qui fait sourire par son mauvais goût et son retard d'au moins trois ans sur Moscou, elle-même en retard de deux à trois ans sur l'Occident. Nous parlons bien sûr de la façon et de la coupe et non pas de la qualité qui laisse encore bien plus à désirer. A jeter un coup d'œil sur ces rues bordées de petites échoppes de bois, on croirait avoir ouvert un vieil album de photos de famille et être tout à coup revenu aux premières années de ce siècle.

Boukhara

Le vol entre Samarcande et Boukhara est des plus intéressants car l'avion, un Ilyouchine 14, vole bas. Une fois encore nous pourrions nous persuader que l'Ouzbékistan est loin d'être le parent pauvre des Républiques asiatiques. Les kolkhozes succèdent aux sovkhozes, les sovkhozes aux usines, les usines aux chantiers, ouverts un peu partout.

Boukhara est toute différente de Samarcande, plus austère, plus poussiéreuse encore. La campagne alentour ressemble à la Nouvelle Castille. Samarcande, elle, entourée de sommets enneigés, peut être considérée comme la Grenade ouzbèke. A Boukhara, l'aridité du paysage se reflète dans les monuments. Moins de couleurs qu'à Samarcande, lignes plus rigides.

Aujourd'hui, cette ancienne grande étape sur la route de la soie est une ville de 100.000 habitants. Tout y est tranquille, un peu mort même. Des artisans continuent dans leurs petites échoppes leur travail séculaire. Rien ne semble avoir changé depuis 50 voire 100 ans, alors qu'à 120 km de là une fourmillère humaine s'agite pour arracher à la terre des richesses naturelles gardées jalousement par elle depuis des millénaires. Il suffit de sortir de ville pour voir les camions rouler les uns derrière les autres et emporter vers le Nord des chargements titanesques de tuyaux de tous diamètres.

Le gaz découvert dans la région de Boukhara est proche, par sa qualité, du propane. Toute la production n'est pas destinée aux centres industriels de l'Oural. Une certaine quantité de ce gaz sera consommée sur place. Tachkent, par exemple, vient d'être ralliée au puissant réseau Boukhara - Oural, si bien que la ville entière, où l'on installe partout des conduites de gaz pour le chauffage et autres usages domestiques, se présente, en ce début 1964, comme un véritable chantier.

Ce qui a été dit pour les monuments historiques de Samarcande est, à plus forte raison, valable ici car, à part deux ou trois exceptions - nous pensons tout particulièrement au Mausolée des Samanides - il reste également beaucoup à restaurer.

L'influence russe, à Boukhara, s'est fait sentir plus tardivement qu'ailleurs en Ouzbékistan, puisque l'Emirat ne s'est rallié au jeune Etat soviétique qu'en 1920 grâce à une révolte interne.

Toute l'histoire de Boukhara est en quelque sorte le reflet de l'histoire de l'Asie centrale.

Hérodote déjà a parlé des canaux d'irrigation qui sillonnaient la région sous la domination persane qui a duré du VI^e siècle avant notre ère jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand en 329.

La venue du roi Kanchik, 78 - 23 avant notre ère, marqua une époque très prospère dans l'histoire ouzbèke. Les travaux d'irrigation se poursuivent, des villes s'érigent, le commerce avec la Chine, la Perse et la Syrie est florissant. Il est intéressant de noter que l'on a découvert plusieurs systèmes d'écriture datant de cette époque sur base de l'arménien, du grec et du sanscrit.

Aux VI et VII^e siècles de notre ère, l'Ouzbékistan se divise en plusieurs petits royaumes, dont celui de Boukhara. Le commerce avec la Chine et l'Inde continue à se développer. Le VII^e siècle est celui de la domination chinoise, puis les Arabes propagent l'Islam et anéantissent la culture locale.

La dynastie des Samanides (875 - 999) fait de Boukhara une ville florissante et prospère. Cette dynastie parvient même à régner sur l'Asie centrale tout entière, la Perse et l'Afghanistan. Les attaques arabes sont stoppées, l'artisanat et le commerce peuvent se développer. Les premières mines de fer, de plomb et d'argent sont mises en exploitation. Des liens importants s'établissent avec la Russie et la Scandinavie.

L'Islam s'impose entre les IX et XIe siècles. Plusieurs groupes turcs arrivent à pénétrer en Ouzbékistan et propagent leur langue.

Cette longue époque de relative tranquillité sera interrompue par l'invasion mongole en 1219. Boukhara et Samarcande tombent en 1220 sous les coups de Genghis Khan. A Boukhara, le Mongol n'épargnera qu'une tour haute de 45 m qui subsiste aujourd'hui. La période de domination mongole se distingue surtout par les luttes fratricides entre Khans ennemis.

Une nouvelle époque d'épanouissement débute avec le XVe siècle. Le commerce, l'industrie et l'agriculture font d'énormes progrès. Samarcande possède une école remarquable de mathématiciens et d'astronomes dirigée par Ouloug-beg dont nous avons déjà parlé plus haut.

Plusieurs dynasties se succèdent, dont celles des Sheïvanides et, pour terminer, en 1723, celle des Manguides fondée par Mohammed Rakhim et qui va durer jusqu'en 1920.

Les dirigeants de Boukhara ont le titre d'Emirs. Dès le XIXe siècle, plusieurs révoltes éclatent contre eux. Dans la seconde moitié du XIXe, les échanges avec la Russie s'activent. Pour la période de 1840 - 1850, par exemple, dans le sens Russie - Boukhara, ils atteignent un montant de 5.225.287 roubles alors que Boukhara vend des marchandises à Pétersbourg pour une somme de plus de 7.300.000 roubles.

Nous avons vu dans le rapport sur la Kirghizie que lors des années 60 les attaques russes contre les Khans d'Asie centrale se sont succédé et ont pris toujours plus d'ampleur.

En 1867, les troupes russes s'emparent de Tachkent. L'année suivante, c'est le tour de Samarcande et Boukhara qui tombent sous la "protection russe". Contre qui? L'histoire ne le dit pas.

La formation d'un prolétariat en Asie centrale est un processus qui va prendre du temps. A la fin du siècle, un épisode important active cette montée du prolétariat; la construction du chemin de fer Krasnovodsk - Tachkent, unissant la Caspienne à la capitale du Turkestan en passant par les villes d'Achkhabad, de Boukhara et de Samarcande.

On connaît le rôle important joué en Russie par le prolétariat de Bakou dans les premières années de notre siècle. Avec cette voie ferrée, les foyers d'agitation d'Azerbaïdjan pourront aisément faire diffuser leur esprit révolutionnaire au-delà de la Caspienne et ce jusqu'en Asie centrale. Les premiers cercles marxistes s'organisent ainsi à Samarcande, Fergana et Tachkent.

Ce ne sera que vers les années 1915 que débutera le processus de consolidation nationale des Ouzbeks.

De 1905 à 1917, on assiste à une diffusion toujours mieux organisée de la littérature marxiste dans les grandes villes. L'Ouzbékistan prend une part active aux mouvements révolutionnaires de 1905. Grèves et meetings se succèdent en janvier et février. La répression toutefois ne se fera pas attendre et sera parfois brutale.

En 1916, une nouvelle tentative de soulèvement au Turkestan est écrasée dans le sang.

En 1917, après la révolution de février, le Gouvernement Provisoire envoie en Ouzbékistan des renforts pour y mettre de l'ordre. Cependant, le prolétariat de Tachkent déclare la grève générale et lui retire, en septembre, le pouvoir pour le transmettre aux Soviets.

Le pouvoir soviétique sera établi le 14 novembre déjà à Tachkent. Korovitchenko, chef des troupes envoyées en Ouzbékistan par le Gouvernement Provisoire, est arrêté, les gardes blanches désarmées. Le mouvement révolutionnaire s'étend assez rapidement à tout l'Ouzbékistan, exception faite de Boukhara et Khiva qui restent sous le pouvoir de l'Emir et du Khan.

C'est en octobre 1918 que la première constitution de la République socialiste soviétique du Turkestan verra le jour.

De 1918 à 1920, l'Ouzbékistan vit des heures tragiques. En juillet 1918, les socialistes-révolutionnaires, les Mencheviks et la bourgeoisie turkmène fomentent un coup d'Etat dirigé contre le pouvoir soviétique. Ils s'empresent de demander l'aide des Anglais.

Sur ce, les bandes de l'ataman Doustov s'emparent d'Orenbourg et coupent le Turkestan soviétique de la RSFSR. L'année suivante la ville est délivrée et le contact rétabli. Ce sont alors les partisans du panturquisme qui s'efforcent de séparer l'Asie centrale de la RSFSR. La situation redevient tragique au Turkestan. Toutefois l'Armée Rouge, peu à peu, parvient à reconquérir les territoires perdus et, en 1920, sont proclamées les Républiques populaires soviétiques de Khoresm et de Boukhara.

La réforme agraire de 1925 à 1928 transforme de fond en comble la structure économique des campagnes. Toutefois, les contre-révolutionnaires lutteront avec acharnement contre le pouvoir soviétique jusqu'en 1936. Les incursions qu'ils lancent depuis le territoire de l'Afghanistan ont pour but d'entraver le plus possible le développement économique de l'Ouzbékistan. Enlèvements, incendies, intense trafic d'armes ne disparaissent pas de la chronique locale.

En 1936, la République socialiste soviétique autonome des Karakalpakhs (Nord-ouest) fait son entrée dans la RSS d'Ouzbékistan. En 1939, c'est la construction du canal de Fergana d'une longueur de 270 kilomètres.

On sait le rôle joué par l'Ouzbékistan pendant la dernière guerre. Tachkent et Samarcande recueillent bon nombre de citoyens évacués des zones envahies par les nazis. De plus, la capitale ouzbègue se transforme, en ces années, en un véritable arsenal. Mais Tachkent, au dire de quelques-uns de ses habitants, est aussi, de 1942 à 1944, un centre de marché noir, de trafiquants et de profiteurs de toutes espèces.

Aujourd'hui, comme nous le disions, le temps à Boukhara paraît s'être arrêté. Pour la première fois en URSS, nous voyons assez souvent des mendiants qui, accroupis le long des trottoirs, quêtent en psalmodiant d'une voix d'outre-tombe une aumône qui semble être bien difficile à décrocher. Nous tombons sur une mendicante dont le visage disparaît entièrement sous le parandja, le voile-cagoule imposé aujourd'hui encore aux femmes de l'Afghanistan et du Pakistan.

Nous conférons un peu plus loin avec un cirreur de chaussures qui ne paraît pas se plaindre de son sort, malgré un salaire mensuel assez misérable (50 roubles). L'activité des cirreurs de bottes est, en URSS, planifiée. Ceux-ci doivent apporter à l'Etat un gain mensuel de 150 roubles, auquel ils arrivent assez difficilement, car cela représente 750 paires de chaussures à nettoyer. Les pourboires sont à peu près inexistantes.

Se promener à travers Boukhara peut réserver bien des surprises. Telle cette découverte d'un tableau d'honneur dressé, comme partout ailleurs en URSS, dans un parc. Les cases réservées aux noms des stakhanovistes restent désespérément vides depuis décembre 1962. Quelque chose doit décidément ne pas tourner rond dans l'ancien émirat de Boukhara. A regarder la foule qui déambule le long des rues étroites et tortueuses de ce bourg, car, en dépit de ses 100.000 habitants, Boukhara reste, pour un Occidental, un gros village, le voyageur ne peut s'empêcher de douter ici plus que partout ailleurs encore, du succès remporté par ce que l'on s'entête à appeler "le socialisme". A Boukhara même, on doit l'avouer, ce socialisme ne se manifeste que par la camelote étalée dans les vitrines sales et sans goût d'échoppes branlantes et crasseuses.

Et lorsque l'on se met à réfléchir qu'il s'agit là d'une des sept villes ouvertes sur un territoire grand comme la moitié de l'Europe occidentale, on est saisi d'horreur à l'idée de ce que doivent être les lieux où l'étranger n'est pas autorisé à mettre le nez.

Le voyageur avait encore exprimé le désir de visiter une fabrique de peaux d'astrakhan. Boukhara en produit 1.000.000 par an qui sont considérées comme les meilleures d'URSS. Malheureusement ce projet a dû être abandonné car la production de ces peaux est considérée, selon les paroles mêmes de notre guide, comme un secret d'Etat.

Tachkent

La capitale ouzbègue peut se voir entre deux avions. Actuellement, comme nous l'avons dit, on y installe le gaz si bien qu'elle est transformée en un véritable chantier.

Peu de monuments intéressants, un théâtre-opéra construit pendant la seconde guerre mondiale avec de nombreuses retouches pour rendre le style un peu plus national, une avenue, l'avenue Karl Marx, bordée de maisons dépassant rarement deux étages, tout cela donne à Tachkent un air très provincial et parfois même villageois. Cependant, après Samarcande et Boukhara, le voyageur, pour un instant, peut avoir l'impression d'une grande ville, surtout lorsqu'on le dépose devant l'hôtel "Tachkent", l'un des plus hauts bâtiments de la capitale. Il suffit toutefois de faire quelques pas et de contourner la bâtisse pour tomber sur un quartier où s'entassent des maisons d'argile enfermées dans le quadrillage nauséabond de canaux creusés à ciel ouvert.

Ce que nous avons déjà dit d'autre part de la capitale ouzbègue suffit à notre avis pour en avoir une notion qui corresponde à la réalité.

Ainsi, en dépit des réserves que nous nous sommes vus forcés de faire au sujet de Boukhara et de Tachkent, la République socialiste soviétique d'Ouzbékiste, par sa population (10 millions), son agriculture et son industrie, par ses ressources naturelles, représente un élément important sur le plan économique et potentiel de l'URSS. Et le rôle de leader que joue cette république en Asie centrale ne semble pas prêt de décliner. Bien au contraire, les chantiers récemment ouverts sur son sol pourraient bien en faire, dans un avenir pas trop éloigné, l'un des piliers les plus solides de toute l'économie soviétique.

Notons, pour terminer, que les Ouzbeks ne font pas que remporter des succès sur le plan économique. En politique, ils sont arrivés, à l'encontre de leurs frères d'autres républiques asiatiques, à être cinq fois plus nombreux que les Russes au Soviet Suprême de la République. Trois secrétaires sur cinq au Comité Central sont d'autre part ouzbeks. L'Ouzbékistan fournit encore un contingent impressionnant d'ambassadeurs, de présidents de délégations soviétiques dans les conférences du tiers-monde.

Il sera intéressant ces prochaines années de voir jusqu'où cette évolution ira et surtout si elle fera école dans d'autres républiques. Il se pourrait cependant bien que la nouvelle centralisation à laquelle on assiste depuis l'an passé sur le plan économique (voir conclusion), puisse avoir des répercussions sur le secteur politique et stopper une évolution à peine entamée.

* * *

RSS de Turkménie

Les aéroports d'URSS sont déconcertants. Ils fonctionnent tous à l'heure de Moscou, si bien que le voyageur, en quittant la Russie d'Europe, doit se livrer à d'incessants calculs pour savoir l'heure locale à laquelle son avion atterrira ou décollera. Irkoutsk est en avance de 5 heures sur Moscou, Tachkent de trois, Samarcande de deux seulement.

D'autre part, on prend en URSS l'avion comme on prend le train en Europe occidentale. Un parcours par la voie des airs revient presque toujours meilleur marché que le train. C'est pour cette raison que les aéroports sont encombrés, les avions toujours bondés et le plus souvent en retard. Ces retards peuvent parfois atteindre des proportions difficilement imaginables. Lors d'un précédent voyage, nous avons dû attendre par exemple 9 heures un avion couvrant la ligne Tbilissi - Erevan.

Le retard de celui qui doit nous emmener à Achkhabad est moins important, deux heures seulement, et considéré par le personnel de l'aéroport de Tachkent comme tout à fait normal.

Cette attente nous permet, une fois encore, d'admirer tout le pittoresque et les contrastes qu'offre une piste d'envol soviétique.

Des paysans ouzbeks montent, chargés de grands sacs, dans un Tupolev qui va décoller pour Moscou. A part les 30 kg de bagages autorisés, ils ont payé le supplément pour 30 autres kilos de "bagages à main". Ce sont en tout 60 kg de salade, radis, oignons ou autres produits maraîchers qui s'envolent vers Moscou et qui seront vendus demain sur les marchés kolkhoziens de la capitale soviétique.

L'opération à vrai dire est rentable. En mai ou juin, par exemple, un kolkhozien peut, avec la vente d'un seul chargement d'abricots, de cerises ou de fraises, rembourser son billet d'avion, faire bombance pendant quelques jours à Moscou et rentrer avec en poche l'équivalent d'un salaire mensuel. En effet, les premiers fruits en mai et au début juin valent en moyenne 6 roubles le kilo (Fr. 28.80). Les toutes premières fraises ou cerises atteignent facilement 10 roubles (Fr. 48.-). Ainsi, de la vente de 30 kg de fruits (deux valises), le kolkhozien peut facilement retirer 180 roubles. Or, le voyage aller et retour en avion depuis Tachkent ne coûte que 84 roubles...

A l'aéroport, toute une tribu turkmène, en costume national, attend elle aussi le départ de l'avion pour Achkhabad. Nous comptons trois femmes dont deux donnent le sein

- 2 -

sur un banc, deux hommes et... 18 enfants dont l'aîné ne dépasse pas l'âge de neuf ou dix ans. Tout ce monde mettra plus de 20 minutes à s'installer dans l'avion et plus d'une fois les nerfs à bout de la stewardess pendant le parcours!

Du sable et encore du sable, telle est l'image que l'on a du Turkménistan depuis l'avion. 80% du territoire turkmène, grand comme la France, sont occupés par l'un des plus importants deserts du monde, le Kara-Koum, ce qui veut dire "sables noirs". C'est pourquoi la population du pays, qui ne dépasse pas 1,6 millions d'habitants, est concentrée dans les oasis le long des canaux d'irrigation et dans la chaîne de montagnes du Kopet-Dag qui, au Sud, fait frontière avec l'Iran.

Le 60% de cette population est d'origine turkmène. Les Russes sont nombreux et représentent le 19%. Il n'y a, en moyenne, que 2,6 habitants par km², alors que dans les régions irriguées on en trouve jusqu'à 300 et plus.

Avant le pouvoir soviétique, plusieurs tribus vivaient séparément sur le territoire turkmène. La plupart d'entre elles ont du reste laissé leur nom dans l'industrie des tapis. Ce sont, par ordre d'importance, les Yomouds à l'Ouest et au Nord, le Tékinès le long de la chaîne du Kopet-Dag, les Ersars le long du cours moyen de l'Amou-Daria, les Sariks près de la frontière de l'Afghanistan.

Disons encore que c'est en Turkménie que l'on trouve le point le plus méridional de tout le territoire soviétique, Kouchka à 35° de latitude nord, soit à celle de l'ancien Marec espagnol.

L'histoire turkmène s'inscrit dans le cadre de l'histoire des autres peuples d'Asie centrale. Le pays des sables noirs a connu les atrocités des hordes cupides du conquérant perse Cyrus. Les légions d'Alexandre le Grand l'ont traversé et ce roi y a fondé la ville d'Alexandrie - Margiana, aujourd'hui Mary. Neuf fois, la cavalerie de Tamerlan a piétiné la terre turkmène.

C'est au début du VI^e siècle qu'apparaissent les premières tribus de langue turque et que l'on assiste à une "turquisation" des tribus persanes. Notons qu'aujourd'hui la langue turkmène est la plus proche du ture parmi les langues du groupe turcoman parlées en Union soviétique (turkmène, azerbaïdjanais, ouzbek, karakalpak, kirghize et tatar).

Aux IX et X^e siècles, une grande partie du Turkménistan passe sous le pouvoir de deux Etats, ceux des Takhidi-des 821 - 853 et des Samanides 875 - 999 dont nous avons déjà parlé à propos de l'Ouzbékistan. C'est à travers la Turkménie

que passaient d'autre part les voies de communication (caravanes) les plus importantes reliant l'Asie à la Méditerranée et la Russie. Au XIIIe siècle, la dynastie des Khorezchakides tente une union des différentes tribus turkmènes. De 1219 à 1221 ce sont les invasions des Mongols qui détruisent les canaux d'irrigation et emmènent une grande partie de la population en captivité. Le pouvoir passe aux mains de la horde d'Or.

Au XIVE, le mouvement, un temps interrompu, des caravanes, recommence à relier la Chine et l'Europe occidentale à travers le Turkménistan. Deux siècles plus tard, se produit une répartition du pays entre les Khans ouzbeks de Khiva et de Boukhara d'un côté et les Perses de l'autre. Ces trois puissances se livreront une lutte ininterrompue pendant les XVIe et XVIIe siècles.

Le commerce entre le Turkménistan et la Russie débute au XVIe et se renforce au XVIIe. On emprunte surtout la voie qui passe par Astrakhan.

Au début du XVIIIe siècle, le représentant des Turkmènes de la Caspienne, Hodja-Nepesse, demande à Pierre le Grand d'accepter les Turkmènes dans l'Empire russe et de détourner les eaux de l'Amou-Daria dans la Caspienne pour irriguer le Kara-Koum. Ce vœu ne se verra entièrement réalisé qu'à notre époque. De son côté, afin de pénétrer en Asie, Pierre Ier envoie une expédition sur la rive orientale de la Caspienne et à Khiva. Les deux missions restèrent sans résultat.

Pendant tout le XIXe, les Turkmènes se soulèvent incessamment, d'une part contre le joug persan, de l'autre contre le Khan de Boukhara. En 1858, les forces turkmènes parviennent à défaire un régiment persan près de Kara-Kala et 3 ans plus tard à anéantir une armée persane de 32.000 hommes.

Union à la Russie

Les relations russo-turkmènes se développent au cours des XVIIe et XVIIIe siècles et surtout du XIXe. Vers le milieu du siècle dernier, 115.000 Turkmènes vivant près de la Caspienne choisissent librement la nationalité russe, comptant ainsi pouvoir mieux se défendre contre les Persans et le Khan de Boukhara. Les expéditions russes, avec les ans, deviennent toujours plus fréquentes et l'Empire peut ainsi étendre ses positions stratégiques au Sud contre l'expansion anglaise.

En 1869, un régiment de troupes russes fait une descente sur la rive orientale de la Caspienne et fonde la ville de Krasnovodsk. En 1881, est formée la région d'Outre-Caspienne. Peu à peu, plusieurs tribus joignent le mouvement et s'allient à la Russie. Le développement de la situation a des suites favorables dont les plus importantes sont la fin des guerres de type féodal, le développement économique et la liquidation de l'esclavage.

Nous avons vu, dans le chapitre réservé à l'Ouzbékistan, le rôle qu'a joué sur le plan révolutionnaire la ligne de chemin de fer reliant la Caspienne à Tachkent. Comme partout ailleurs en Asie centrale, les premières grèves en 1900, 1902 et 1905 apportent au Turkménistan un climat d'incertitude et d'anarchie.

Après 1917, les Anglais organisent l'intervention lancée depuis la Perse et ce n'est qu'en 1929 que les forces révolutionnaires passent à la contre-attaque et infligent de lourdes pertes à l'envahisseur.

Achkhabad est l'une des villes les plus mortes d'URSS. C'est le seul endroit de Turkménie ouvert aux étrangers. Vu la proximité de la frontière iranienne (25 km), il leur est de plus interdit d'en sortir, ne serait-ce que de quelques kilomètres.

La gentillesse avec laquelle nous avons été reçus a compensé, dans une certaine mesure, le peu de choses à voir dans cette ville rasée il y a 16 ans, le 5 octobre 1948 à 2 heures du matin très exactement, par l'un des tremblements de terre les plus forts qu'ait connus notre planète depuis des siècles. Au dire de certains rescapés que nous avons pu interroger, le cataclysme aurait fait plus de 100.000 victimes dans la capitale seulement. A ce nombre, il faut encore ajouter de nombreux villages des alentours d'Achkhabad qui, eux aussi, ont été effacés de la carte géographique. De la ville, seul resta debout un bâtiment: ironie du sort pour un pays socialiste, la banque; tout le reste s'écroula sous les coups d'un cataclysme qui dura cinq bonnes minutes selon des témoins. Comme on vivait à cette époque les années les plus sombres du règne stalinien, presque rien n'a filtré de cette catastrophe à l'étranger. C'est du moins la première fois que nous entendions le chiffre de 100.000 victimes.

Aujourd'hui, rien ou presque ne subsiste des ruines de 1948. La ville malheureusement a été reconstruite d'une façon assez bizarre et, le plus souvent, dans un style qui fait grincer des dents. Les bâtiments sont presque toujours très éloignés les uns des autres, si bien que l'on n'a jamais

l'impression d'être en ville. Presque personne dans la rue; à flâner dans certains quartiers de bâtiments administratifs, on a presque l'impression d'avoir échappé à un conflit atomique et d'être le seul rescapé à se promener dans une ville complètement abandonnée. Bref, si Tachkent peut se voir entre deux avions, Achkhabad, elle, peut être facilement éliminé d'un voyage touristique.

Pour tuer l'ennui qui ne tarde pas à vous y prendre, on vous conduit généralement à la fabrique de tapis où l'on peut voir quelque 300 ouvrières y nouer les plus belles carpettes du monde. En effet, de tout temps, les tapis turkmènes, de Tékiné, Yomoud ou de Pendi ont joui de cette renommée pour la stabilité de leurs couleurs et la netteté sévère de leurs dessins, pour la densité de leur poil. Cependant, la production actuelle n'est pas d'aussi bonne qualité que celle d'il y a 20 ou 30 ans, surtout en ce qui concerne les couleurs. Tout le travail de la fabrique d'Achkhabad se fait à la main (à la fabrique même et à domicile), presque essentiellement par des femmes turkmènes. Quelques Russes et Ukrainiennes ont appris le métier. Elles sont du reste les seules à ne pas venir à la fabrique en costume national. De plus, on leur confie généralement, d'après ce que nous avons pu voir, des travaux moins délicats.

La production de cette fabrique, visitée par M. Khrouchtchev en automne 1962, augmente progressivement à raison d'environ 1000 m² par année. En 1960, elle a atteint le chiffre assez impressionnant de 50.000 m². Il faut toujours, à trois ouvrières, de 6 à 8 semaines pour confectionner un tapis de grandeur moyenne.

Un des problèmes essentiels pour la Turkménie reste l'approvisionnement en eau. Les rares cours d'eau que l'on peut déceler sur une carte et que l'on distingue de l'avion sont exsangues. Presque tous n'ont pas d'embouchure et se perdent dans les sables.

Aujourd'hui, le canal du Kara-Koum, qui devra détourner une partie des eaux de l'Amou-Daria vers la mer Caspienne, arrive jusqu'à Achkhabad. L'avion venant de Tachkent le suit pendant près de cent kilomètres avant d'atterrir dans la capitale turkmène. Ce canal a aujourd'hui 800 kilomètres de long et 50 de largeur. D'Achkhabad, il traversera la région subtropicale de la vallée de l'Atrek jusqu'à Krasnovodsk.

Le coton tient une des places les plus importantes dans l'économie de la République. Il couvre une bonne moitié de toutes les terres cultivées. Aujourd'hui la Turkménie produit plus de coton que l'Iran et l'Afghanistan pris ensemble.

- 6 -

La récolte de 1963 a atteint le chiffre record de 500.000 tonnes malgré les prévisions assez pessimistes qui avaient paru dans la presse dès le mois de septembre.

En effet, on se souvient que toute une série d'articles dans la Pravda et les Izvestia avait adressé, l'automne passé, de sérieux reproches au Turkménistan et l'avait accusé de ne pas utiliser les machines agricoles mises à sa disposition pour la récolte. Après deux mois de critiques acerbes qui nous avaient fait écrire un rapport intitulé "Le Turkménistan bouc émissaire des Républiques d'Asie centrale ou bête noire de l'URSS?" (voir LP 196 du 14.11.63), la Pravda du 20 novembre annonçait sans commentaire et sans allusion aucune à ce qui avait été dit précédemment, que le Turkménistan avait rempli avec succès les normes fixées par le plan. On avait le droit d'être étonné par un si brusque renversement de la vapeur.

Nous avons pu sur place éclaircir le mystère, en faisant, tout par hasard au théâtre national, la connaissance d'un des responsables du Ministère de l'agriculture, Kourban Patchiev, et de sa femme, académicienne, qui ont à tout prix tenu à nous emmener chez eux pour nous montrer leur nouvel appartement de quatre pièces dont ils sont, à juste titre, assez fiers. "Si la récolte n'est pas restée dans les champs", nous déclare Kourban, "c'est grâce à l'aide massive des écoliers étudiants et komsomols que l'on a envoyés par milliers voler au secours de bon nombre de kolkhozes et de sovkhozes." Voilà une solution à laquelle on aurait été en droit de penser que l'URSS ne recourrait plus en 1963.

A part le coton, la sériciculture fait, elle aussi, de sérieux progrès ainsi que l'élevage des moutons d'astrakhan dont le troupeau atteint déjà près de 7 millions de têtes.

On ne peut parler de la Turkménie sans citer l'extraction du pétrole qui, l'an prochain, doit approcher de 10 millions de tonnes. Nébit-Dag la ville des pétroliers est l'image type de ces villes surprises surgies comme par un coup de baguette magique des sables noirs.

Sur le plan de l'éducation, le Turkménistan n'est pas en retard: 30 établissements d'enseignements supérieur et secondaire spécialisés. Nos amis turkmènes ont étudié à l'Université d'Achkhabad, Kourban en turkmène, Ovadan en russe.

Malgré les nombreux journaux et revues paraissant en langue nationale, les librairies possèdent un plus grand choix d'oeuvres en russe. La russification d'Achkhabad a, comme ailleurs, été menée rondement.

L'émancipation des femmes a atteint en Turkménie un niveau semble-t-il plus élevé que dans les autres républiques

- 7 -

(nous pensons tout particulièrement au Tadjikistan) surtout si l'on en juge par les résultats du IVe congrès des femmes turkmènes tenu le 5 mars à Achkhabad. Huit femmes sont députées au Soviet Suprême de l'URSS, 99 au Soviet Suprême de la République. Plus de cent femmes turkmènes ont obtenu le titre de docteur et de licenciées ès sciences. 134 sont directrices et ingénieurs en chef d'entreprises, plus de 2'000 sont directrices ou sous-directrices de kolkhozes.

En automne 1960, on ne notait que 92 femmes mécaniciennes. Elles sont 800 cette année.

Certes, il ne faudrait pas tout peindre en rose. La République turkmène a, comme ses soeurs, ses tares et ses manques.

L'"étincelle turkmène" du 4 avril donnait en première page un article caustique citant toute une série de kolkhozes où l'on se refuse à utiliser les engrais, par paresse semble-t-il. Dans bon nombre de ces coopératives, on a semé le coton sans se soucier des tonnes d'engrais que l'on s'était dépêché d'amener sur place après tout l'agiotage que l'on a fait ces derniers temps en URSS autour de l'intensification de l'agriculture. Nous apprenons par exemple que dans un seul kolkhoze, ce sont 3000 tonnes de superphosphate que l'on a dédaignées, dans un autre 1123 tonnes, dans un troisième 328. Sur l'ensemble du territoire turkmène, au 4 avril, c'étaient 6100 tonnes d'engrais précieux inutilisées. Devra-t-on encore une fois faire reprendre le train à des milliers d'écoliers pour aller mettre de l'ordre aux champs? Cela n'est pas impossible...

Ce qui reste étrange, c'est que l'on ne lise jamais de tels reproches dans la presse ouzbèke. Les Turkmènes sont-ils si différents de leurs frères de l'Est? On peut en douter. Pourquoi donc les épargne-t-on plus? Il y a là un mystère qui reste à éclaircir.

*

*

*

Conclusions

V. Lomonossov, Président du bureau pour l'Asie centrale, publiait dans la "Pravda Vostoka" du 9 mai 1963 un article très intéressant sur la réorganisation structurelle des quatre Républiques dont nous venons de parler.

Cette réorganisation, comme nous l'avons déjà relevé plus haut dans ce rapport, traduit un effort certain de centralisation des économies tadjike, kirghize, ouzbègue et turkmène.

En effet, après le renversement de la vapeur et la reconversion structurelle de mars 1963, il était normal que l'on choisit cette voie. Des bruits couraient à Moscou, en 1962, que dans telle république, après la décentralisation amorcée avec le XXe congrès, le nationalisme était parvenu à reprendre des proportions dangereuses pour l'unité de l'Union et que, dans telle autre enfin (Tadjikistan), l'on assistait à des revendications de territoires contraires à la bonne entente qui doit obligatoirement régner entre républiques soeurs.

Bref, il était temps d'intervenir. C'est ce que l'on fit au début de l'an passé et ce que M. Lomonossov s'est efforcé de justifier dans plusieurs rapports publiés depuis.

On y lit que c'est après la visite de M. Khrouchtchev, en automne 1962, que décision aurait été prise de ne faire de l'Asie centrale qu'une seule région économique et de la transformer en un grand sovnarkhoze. Le Plénum de novembre, comme on le sait, entérina ces plans et, quelques semaines plus tard, l'on assistait à la formation des cinq conseils et comités suivants destinés à l'ensemble des quatre républiques fédérées de Kirghizie, Tadjikie, Ouzbékiste et Turkménie:

- 1) Conseil économique pour l'Asie centrale.
- 2) Comité d'Etat pour la production et la construction.
- 3) Comité d'Etat pour la culture du coton.
- 4) Administration pour l'irrigation et la construction de fermes d'Etat.
- 5) Administration des chemins de fer d'Asie centrale.

Ainsi, après avoir divisé pour régner, le moment est venu de réunir pour exploiter. Le jeu du reste en vaut la chandelle. On a vu que les perspectives de ces quatre républiques dépassent tout ce que l'on peut imaginer. En ressources naturelles et surtout en ce qui concerne l'Ouzbékistan et le Turkménistan, l'Asie centrale n'a rien à envier à la Sibérie. Le climat y est beaucoup plus humain, la population plus dense. La main d'oeuvre peut donc être

trouvée en grande partie sur place. C'est encore loin d'être le cas pour la Sibérie orientale où relativement peu de Russes tiennent à s'exiler et encore moins à s'installer. La presse soviétique au reste n'a jamais fait de réclame pour l'Asie centrale comme elle en fait pour les territoires sibériens situés au-delà d'Irkoutsk.

Quoi qu'il en soit, même si le voyageur européen, en parcourant ces républiques, marque encore trop souvent un enthousiasme mitigé, il est indéniable que l'expérience, pour un représentant d'un pays en voie de développement, doit être tout autre. Un Népalais, un Afghan, un Yéménite ont sans doute le droit de s'extasier. Les kolkhozes et les industries modernes qu'on leur fera visiter pourront leur paraître, à juste titre, des exemples à suivre en matières agricole et industrielle.

Cependant, lorsqu'un Sallal, après une visite-éclair de l'Ouzbékistan, déclare à la Pravda qu'il a été impressionné par la liberté de culte et la prospérité d'un peuple musulman vivant sous le socialisme, on ne peut avoir de meilleur exemple de ce à quoi ne manquent pas de conduire les visites en URSS dès qu'elles sont empreintes d'une trop grande officialité. Comment, en toute bonne foi, pourrait-on parler de liberté de culte alors qu'il ne reste à Tachkent qu'une seule mosquée qui ne soit pas désaffectée et que l'on est en train d'en transformer une autre - la plus importante de la capitale ouzbègue -... en un musée de l'athéisme?

Moscou, le 22 avril 1964
EP/cm